23me Année | N° 20 | 15 Octobre 1916

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Si la Guerre est bienfaisante?*	669
Abel Hermant	*Le Caravansérail* (1re partie)	677
Marc Henry	*Vienne*	716
Charles Géniaux	*Le grand Patern* (fin)	757
Joseph Chailley	*Le Maroc depuis la Guerre*	782
Francis de Miomandre	*Robert d'Humières*	816
Robert d'Humières	*Poèmes*	823
Pierre La Mazière	*A Bord de l'Hôpital flottant* — I	830
Ernest Lémonon	*La Fin de la Triplice et le Commerce italien*	855

Copyright 1916, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

L'EMBUSQUÉ
par **Paul Margueritte.**

Il nous est particulièrement agréable, dans cette Revue à laquelle l'auteur des *Pins tranquilles* a souvent apporté une collaboration si appréciée de constater l'impression vive et profonde que son dernier livre a produite dans le public. Il n'en pouvait être autrement, si l'on considère que le sujet a de quoi passionner tous les lecteurs français et que le romancier l'a traité avec cette éloquence sincère, ce sens aigu de la vie, cette force d'émotion communicative qui ont fait la légitime renommée de son talent.

LES ÉTATS-UNIS ET LA GUERRE,
par **W. Morton-Fullerton.**

Des passages caractéristiques de ce livre ont récemment paru dans la *Revue de Paris*. Sur la doctrine de Monroe, la Convention de la Haye, le caractère actuel de la neutralité américaine et l'action du gouvernement des Etats-Unis, l'ouvrage de M. Morton Fullerton abonde en vues originales, parfois audacieuses, mais toujours guidées par une logique rigoureuse et une ardente sympathie pour l'excuse des Alliés.

TROIS MOIS DE CAMPAGNE EN GALICIE,
par **Octavian C. Taslauanu**

Comment un empire aussi disparate que l'empire des Habsbourg a pu tenir jusqu'à présent, comment les minorités allemande et magyare ont pu forcer Slaves et Roumains à lutter contre leurs frères de race, c'est ce que permet de comprendre ce passionnant carnet de route d'un Roumain de Transylvanie officier dans l'armée austro-hongroise. La mobilisation morne, « à l'appel du maître », les soldats faisant des vœux pour leur propre défaite, les terribles épreuves des contingents transylvains en Galicie, tout ce crescendo de tortures physiques et morales est scrupuleusement noté, jusqu'à la désertion de l'auteur en terre roumaine, dans l'attente bientôt satisfaite, des jours meilleurs qui créeront la grande Roumanie.

LORETTE,
par **Henri René.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié le récit de cette « Bataille de douze mois » dont ils ont suivi les émouvantes péripéties, accompagnant tour à tour un officier d'infanterie aux combats d'octobre 1914, un sapeur dans les longs travaux de l'hiver 1914-15, un artilleur aux grandes attaques du 9 mai et du 16 juin, un officier d'état-major enfin, aux journées décisives de juillet, août et septembre 1915. Ces divers récits, habilement coordonnés par un homme qui a vu de près les diverses phases du combat, retrouveront sous cette forme nouvelle où quelques photographies précisent les aspects du terrain, le grand succès qu'ils avaient rencontré déjà ici-même.

LA RÉFUGIÉE,
par **Pierre Gourdon.**

Comment une jeune réfugiée belge amène en France par les malheurs de sa patrie apprend à connaître et aimer ce pays dont on lui avait fait une peinture mensongère ; de quelle façon intime et profonde elle subit le charme de la France en même temps qu'elle en découvre les richesses morales et les magnifiques ressources d'énergie, d'héroïsme et de charme : voilà le sujet que M. Pierre Gourdon a traité dans ce roman. Il l'a fait d'une façon très agréable et très attachante, et son livre, dont la portée morale ressort de la brève analyse que nous venons d'en faire, est aussi un récit romanesque d'un intérêt soutenu.

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE,
par **Georges Clemenceau.**

C'est un recueil de discours et d'articles composés par M. Clemenceau de 1908 à 1916 ; ils embrassent donc, en même temps que la guerre, la période, si importante pour les historiens futurs, qui prépare et annonce le conflit. Ce livre permet de juger en pleine connaissance de cause le rôle d'un des hommes politiques qui ont eu en ces dernières années la plus grande influence sur l'opinion française.

SI LA GUERRE EST BIENFAISANTE?

Des Allemands, — historiens, philosophes, soldats, — enseignent que la guerre est bienfaisante, nécessaire aux hommes et voulue par la Providence. Est-ce vrai? Voilà une question terrible. Si tant d'horreurs et de souffrances, les flots de sang et les flots de larmes, tout ce martyrologe inouï de l'heure présente sont bienfaisants et providentiels, que devons-nous penser de l'humanité qui ne peut se soutenir que par de tels remèdes, et de la Providence qui ne sait nous conduire que par des voies pareilles?

***

Sans doute, mais réfléchissons, et, d'abord observons en nous les effets de la guerre.

Aux heures de grande émotion, on descend au fond de soi, ce lieu si obscur, rarement visité. On s'interroge : « Qu'as-tu fait de ta vie? » A mesure que l'on s'habitue à l'obscurité du lieu, apparaissent en foule des sujets de regrets, et l'on est heureux s'il ne s'y ajoute pas des sujets de remords. Combien de vanités on a recherchées! On s'est trompé sur la valeur des choses grossièrement ; on a marché dans la vie, dupe d'apparences. On s'est trompé soi-même sur les mobiles de sa conduite ; on a marché dans la vie, dupe de sa propre apparence. A peine si, de loin en loin, on donna quelque attention aux grands problèmes de la vie humaine.

On remettait au lendemain les affaires sérieuses. Mais ce lendemain est arrivé; les affaires sérieuses se sont imposées décidément. Alors, dans nos méditations, nous découvrons la vérité profonde des banalités sacro-saintes, à savoir que le bonheur, comme l'honneur, est dans le contentement de la conscience obtenu par l'obéissance aux grands devoirs éternels, parmi lesquels domine à cette heure le devoir envers la patrie.

Les heures de grande émotion passent, il est vrai, et le vieil homme reparaît; mais, bien qu'il soit très reconnaissable, il est changé. Il a pris conscience de sa dignité humaine et civique; il vaut mieux, le vieil homme... Ces heures sont donc bienfaisantes.

Mais vous souvenez-vous de ce qu'était la France, ou, du moins, de ce qu'elle paraissait être avant la guerre : l'uniforme médiocrité; point d'hommes, semblait-il; point d'idées directrices ni de sentiments unanimes; nulle fraternité; une vie publique déplorable; . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . le régime de la clientèle, tout le monde client ou patron, ou client et patron à la fois; une hiérarchie de dépendances enchevêtrées; les compétitions ministérielles; des personnes, plus encore que des programmes, luttant les unes contre les autres; des antipathies, des haines même entre des gens d'un même parti, et cela devenant une affaire d'État; . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . les gouvernants guettés par les « remplaçants » et toujours sur la défensive; la perpétuelle préoccupation du traquenard;
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . un marasme agité; . . . . . .
. . . . . .

. . . . . des sources de la richesse nationale négligées ou captées par l'étranger ; la vigueur, la santé, la vie même de la France, largement entamées par des fléaux connus, repérés, copieusement décrits, l'ignoble scandale de la puissance politique des cabaretiers et des bouilleurs de crû ;

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . une accoutumance à cet état misérable ; aucune vue d'avenir ; chez nombre de braves gens, la désespérance. Et, pour l'étranger, nous étions un peuple dégénéré, souriant à sa dégénérescence, frivole, s'amusant, amuseur des autres, créé pour leurs « menus plaisirs », comme Frédéric II disait insolemment de la France louisquinzienne.

***

Tout à coup, la guerre ; un moment de stupeur ; puis le recueillement, et la résolution prise.

Le Parlement tout de suite est transformé. La séance du 4 août 1914 s'inscrit dans l'histoire des grandes journées de France. Il n'était pas facile d'organiser la collaboration du Gouvernement et du Parlement, deux puissances qui jamais ne s'aimèrent d'un amour sans nuages. Il y eut des tiraillements et des heurts. Il fallut en venir à une explication complète. Le Parlement voulait tout savoir et le Gouvernement ne pouvait tout dire publiquement. Un expédient fut trouvé. Les longues séances de Comité secret dans les deux Chambres ont dissipé les nuages ; le Gouvernement a prouvé qu'il méritait la confiance, et confiance lui a été faite. Il est vrai, de fâcheux incidents se produisent encore ; tantôt ils sont le fait d'égarés ; tantôt ce sont des « entreprises politiques », menées par des haines recuites ou par des nostalgies de portefeuilles. On peut regretter la longueur des sessions, les questions inutiles, une permanence d'agitation, certaines réminiscences archaïques des temps révolutionnaires, l'empressement de quelques-uns à se « faire de fête », comme on disait jadis. Et puis les vices du régime parlementaire, comme il était pratiqué avant la guerre, subsistent en puissance ; et il y faudra pourvoir, si l'on veut assurer la vie des libertés publiques, c'est-à-dire

de la nation française ; mais ce serait une grande injustice de ne pas reconnaître que le Parlement avait le devoir d'user de son droit de contrôle, qu'il en a utilement usé, qu'il a efficacement contribué aux œuvres de la défense nationale.

Quant à la France, qui semblait divisée en tant de partis dont aucun n'était capable de créer un ordre, piétinante, rétrogradante, calomniée par elle-même, dédaignée ou même méprisée par l'étranger, elle a, jetant son masque, révélé son vrai visage. Un même amour lui ordonna le même devoir, et elle obéit ; ou plutôt, il n'y eut ni commandement, ni obéissance; point de réflexion ; point de délibération : un mouvement naturel, un phénomène d'instinct profond et sûr.

***

Il ne vient pas à notre esprit, bons et fidèles alliés que nous sommes, de nous préférer à nos vaillants alliés, grands et petits ; nous savons la part de chacun d'eux dans l'œuvre commune; tous nous les admirons en pleine sincérité; mais les circonstances nous ont donné dans ce grand drame un rôle d'une grandeur particulière.

« Il faut en finir avec la France », avait dit l'empereur Guillaume au roi des Belges dans une visite qu'il lui fit, deux ans, je crois, avant la guerre. Ce mot impérial, Bernhardi et bien d'autres l'ont répété ; toute l'Allemagne l'a pensé. C'est pourquoi le grand effort initial porta contre nous. Si, après l'écrasement de l'admirable Belgique, après notre fléchissement, nous ne nous étions retournés, criant le halte-là, par quoi fut arrêté l'ennemi; si, depuis, nous ne l'avions contenu, malgré la fureur et la puissance de ses attaques, la « misérable petite armée » du maréchal French ne serait pas devenue la splendide armée anglaise d'aujourd'hui ; la Russie eût été réduite à une défensive pénible ; la Serbie ne survivrait pas dans son armée ; c'eût été une folie insigne de la part de l'Italie et de la Roumanie que de risquer leur fortune dans cette guerre. Il avait raison, l'ennemi Guillaume, de vouloir en finir avec la France ; tout ensuite devenait facile. Or, que serait-il advenu après la victoire allemande?

Plus tard, quand la victoire des Alliés aura fini de dissiper les nuages énormes amoncelés par le mensonge allemand, toute la hautaine doctrine de l'hégémonie germanique apparaîtra. On verra qu'après la défaite des Alliés, il ne serait plus resté que les États-Unis à mettre à la raison — et des Allemands ont dit que l'Allemagne n'y manquerait pas —, pour que le monde entier fût soumis humblement : personne, rien n'aurait remué nulle part — Guillaume II l'a dit en propres termes — sans l'agrément de l'Allemagne. Le monde se serait accommodé aux fins et convenances de l'unique empire. Car, voilà bien ce qu'ils voulaient. Ils le nient aujourd'hui ; ils osent, ces effrontés, le nier ; mais on leur resservira leurs propres paroles, non pas des paroles de premiers venus, mais des paroles de grands intellectuels, de chefs d'armée, de ministres, de chancelier, d'empereur. Rassemblées, ces incroyables mais authentiques paroles, témoigneront d'une folie mégalomane, coordonnée en doctrine comme un système de philosophes. On y ajoutera les propos de mépris et de haine à l'adresse de tous les autres peuples, et puis tant d'attentats commis contre le droit et l'humanité, tels qu'on n'en trouve pas de pires dans l'histoire, si riche pourtant en pages sinistres ; et puis encore ces cris de joie saluant, exaltant les noyades ou les massacres de foules sans armes. Ces paroles et ces actes, — invraisemblables, mais authentiques — seront autant de témoignages de la haine et de la férocité allemandes, innées, congénitales, haine et férocité de brutes. Ah ! si l'on pouvait admettre qu'une guerre comme celle-ci ne doit pas être terminée par un traité semblable à tous les traités, qu'elle doit être conclue par un jugement en forme, quelle série de considérants précéderaient la condamnation ! Les peuples y verraient de quels périls les Alliés les ont préservés. Jamais impérialisme ne fut autant odieux que celui que rêvait et rêve encore la folle Allemagne.

Mais déjà les peuples ont commencé à comprendre. Chez tous, le nombre de ceux qu'on appelle les proalliés augmente de jour en jour. Or, nous pouvons bien dire que la France a une part privilégiée dans ce concert de sympathies. On reconnaît la grandeur et l'efficacité de notre action. Des millions de cœurs humains ont battu au nom de Verdun. On salue la

résurrection de la France. Nous recevons des témoignages d'admiration, même des déclarations d'amour qui nous sont très douces.

Allons-nous donc redevenir vains? Certes, nous l'avons été; mais nous ne le sommes pas redevenus. La gloire de nos armes nous inspire une joie grave, une sorte d'émotion religieuse. Nous admirons nos soldats pieusement. Au vrai, de notre résurrection, nous sommes étonnés nous-mêmes : « Est-ce bien nous? » Oui, c'est bien nous, nous, qui, pendant un demi-siècle, avons rongé le dur frein imposé par le vainqueur, et plusieurs fois senti le vent de sa cravache. Et voilà qu'en un moment décisif, nos épaules ont porté sans faiblir le destin du monde. Nous n'avons que faire de la vanité; nous avons droit à quelque chose de plus et de mieux, l'orgueil; non pas l'orgueil aveugle, que suggère à l'Allemagne la contemplation hypnotisante de son gros nombril, mais l'orgueil d'être un peuple qui, en une circonstance formidable, combattant pour lui même, a combattu vraiment pour le droit, pour la justice, pour l'humanité vraiment.

En cet orgueil, réside et respire une grande force. La France a retrouvé la foi en elle-même. C'est un événement dans notre histoire, et pas dans notre histoire seulement, dans l'histoire universelle.

***

Alors, la guerre a donc été bienfaisante?

Oui, et, si nous voulions considérer tous les changements que nous espérons qu'elle apportera dans la vie des nations, il faudrait énumérer d'autres bienfaits encore.

Mais, quand je dis « la guerre », j'entends non pas la guerre en général, *in abstracto*, mais la guerre présente. La plupart des guerres furent néfastes, sans compensation. D'une série de guerres sans profit pour l'humanité est née la Prusse malfaisante. D'ailleurs, des bienfaits de la guerre d'aujourd'hui, il n'est pas permis de tirer argument pour appuyer la thèse de la nécessité perpétuelle de la guerre. Ce serait désespérer de l'humanité ; nous n'en avons pas le droit.

Sommes-nous donc incapables de nous représenter que l'humanité a devant elle une carrière indéfinie? Habitués à prendre comme mesure des temps la si courte durée de notre vie, l'humanité nous apparaît, après cinquante siècles d'histoire, très vieille, à bout d'expériences ; et parce que, aujourd'hui encore, nous retrouvons en elle tant d'instincts de la barbarie primitive, au lieu d'y voir la preuve que ses origines ne sont pas si lointaines que nous le pensons, nous jugeons qu'elle n'est pas capable du « mieux ». Le mot « progrès » fait sourire les pessimistes et les gens d'esprit. Pourtant, je suppose qu'il est incontestable que l'homme d'aujourd'hui vaut plus et mieux que le contemporain des rois de Memphis, de Ninive et de Babylone; on ne peut vraiment comparer les peuples d'aujourd'hui aux troupeaux de ces despotes antiques. Voici justement une des grandes nouveautés de l'heure présente : les peuples prenant conscience d'eux-mêmes. Il ne faut pas croire à la légère que leur avènement au gouvernement d'eux-mêmes aura pour effet la totale cessation de la guerre; les peuples sont des personnes différentes les unes des autres, et dont les intérêts, les sentiments et les passions pourront toujours se contredire et se heurter; mais il est permis d'espérer que la guerre deviendra plus rare, quand la direction des affaires nationales sera enlevée aux professionnels de la politique, négociateurs de conventions secrètes et préparateurs de conflits.

Reste le grand argument : la paix pourrirait l'humanité; l'humanité, dans la paix, croupirait. Vraiment, l'humanité n'aura plus rien à faire? Elle n'aura plus à lutter contre les fléaux naturels et contre les fléaux de ses vices? Esprits et bras cesseront de s'employer à la domination et à l'exploitation de la matière pour accroître la puissance de l'homme et alléger la peine du travail humain? D'autre part, dans tous les peuples, l'idée d'une meilleure justice sociale s'affirme ; elle a fort à faire, mais elle travaille; et voilà une très grande tâche, proposée aux intelligences, aux volontés, aux bonnes volontés, occasion superbe offerte à de difficiles victoires sur l'égoïsme et à l'esprit de sacrifice. Enfin, la grande vie intellectuelle ne s'arrêtera pas ; les génies inventeurs d'idées, inventeurs d'arts, philosophes, savants et artistes, au lieu de s'éteindre

dans les démocraties de l'avenir, s'exalteront, le jour où ils auront pour auditeurs et pour spectateurs tout un peuple, et, mieux que cela, l'humanité qui comprendra. Ces jours-là, ceux qui enseignent aujourd'hui que l'humanité sans la guerre ne peut être que croupissement et pourriture, paraîtront d'étranges barbares.

Mais, en attendant?

En attendant, prendre toutes les précautions préventives imaginables contre une récidive, et, en même temps, ne plus jamais perdre la vue du réel; ne pas croire qu'il s'embellisse du jour au lendemain. Certainement nous sommes au printemps d'une ère nouvelle; mais « en avril, ne te découvre pas d'un fil ». Nous garderons donc nos armes. Nous transformerons notre régime militaire, selon les leçons de la guerre, qui sont de grandes leçons très claires. Nous serons plus que jamais, mieux que jamais, la nation française en armes. Notre armée sera la principale sauvegarde de l'union sacrée, car l'esprit en sera créé par les survivants qui pourront dire : « J'étais là, nous étions là »; ils se sont tutoyés dans les tranchées, ils ont vu, comme m'a écrit un officier, « l'échelle sociale dressée sur le sol dans le sens de la longueur pour être barrière contre l'ennemi ».

ERNEST LAVISSE

LE CARAVANSÉRAIL

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

Irène, d'une poussée brusque, ouvrit la porte du salon. Elle semblait hors d'elle et prête de jeter des cris ; mais aucune invective, aucun son ne s'échappa de ses lèvres frémissantes ; elle s'arrêta dès le seuil et considéra sa mère de bas en haut, d'un air découragé.

La princesse était assise en amazone sur une petite plate-forme accrochée au dernier barreau d'une échelle, et n'avait seulement pas détourné ni baissé les yeux pour voir qui entrait : tant elle mettait d'application à sa besogne ! Elle décorait le plafond. Elle y peignait un treillage entrelacé de pampres et de vignes vierges, animé d'hirondelles et autres menus oiseaux.

Pour travailler, elle croyait devoir revêtir un déguisement et s'affubler d'une coiffure *ad hoc*. Elle avait fait copier par sa modiste le bonnet de madame Vigée-Lebrun ; elle enveloppait d'une sorte de cache-poussière toute sa jupe, non toutes ses jambes : c'était, pour le spectateur demeuré à terre, les hasards de l'escarpolette, avec moins de grâce, car son embonpoint était tout oriental.

Réduite par la prodigieuse incohérence de sa comptabilité à tirer des revenus de son hôtel de la rue Saint-Dominique, la princesse de Samos en avait loué le logis principal à une famille américaine et ne s'était réservé qu'un entresol sur les communs. La médiocrité de cette installation l'humiliait : elle essayait d'y remédier en y ajoutant le prestige de son art.

Douée d'une faculté analogue à celle des dormeurs qui suivent une conversation, elle n'avait point regardé Irène, elle savait fort bien qu'Irène venait d'entrer. Elle laissa passer trois minutes, et dit d'une voix chantante :

— Dieu ! ma chère, que vous êtes jolie ce matin ! Vous êtes à peindre.

— Épargne-moi, — répondit Irène, qui avait cette bizarre habitude de tutoyer sa mère qui lui disait vous.

Si la fille était jolie ce matin et tous les jours que Dieu fait, la mère n'était point sotte. Elle trouva la réplique fort drôle, et après avoir félicité l'intruse de sa beauté, la félicita de son esprit. Irène fut flattée : un compliment est toujours bon à prendre ; mais elle ne désarmait point, et repartit d'un ton furieux qu'il ne s'agissait point de cela.

— De quoi s'agit-il donc, ma chère? — lit, en se dressant au sommet de l'échelle, la courte princesse, qui parut soudain transportée d'une fureur égale.

Elles avaient toutes deux le verbe singulièrement haut. Une entrée, dont l'effet de comique eût été, au théâtre, irrésistible, interrompit dès son début une scène qui promettait. Une porte à un seul battant, qui communiquait à un boudoir voisin, s'entre-bâilla, et l'on vit s'insinuer par là lentement un personnage extraordinaire, dont les pas cadencés, élastiques, nus peut-être, ne faisaient à la lettre aucun bruit.

C'était un tout jeune homme, d'à peine vingt ans, qui ressemblait comme un frère à Nijinski, et qui était costumé précisément comme ce danseur dans *l'Après-midi d'un faune*, c'est-à-dire, révérence parler, en jeune veau. Le pelage pie qui le couvrait, insuffisamment d'ailleurs, semblait si bien faire partie intégrante et essentielle de son individu qu'on n'y pouvait à aucun titre attribuer une valeur de vêtement ; mais il témoignait si peu d'embarras de se manifester en cette tenue que la pudeur d'Irène ne s'en effaroucha pas davantage.

Son goût seul fut choqué. La princesse, infiniment plus émue, dégringola de son échelle avec une agilité surprenante, et donna sur-le-champ des explications avec volubilité.

— Figurez-vous, — dit-elle, — ma chère, je suis excédée, je suis écœurée de tout le temps peindre ces tonnelles, ces plantes grimpantes, ces martinets ! Je veux tâter de l'académie. Je crois être à présent de force. Une idée m'est venue. Quel non-sens de peinturlurer les plafonds et de respecter les lambris ! Ce gris Trianon est si morne ! Je commencerai par l'entre-deux des fenêtres. J'y ferai tracer par mon professeur une perspective de grotte en trompe-l'œil. Au fond, je mets le faune, justement dans la même attitude qu'à l'Opéra quand le rideau baissait... Le jour où nous pendrons la crémaillère, — ajouta la princesse (qui n'avait aucune suite dans ses métaphores), — ma chère, vous nous ferez le plaisir de nous jouer quelques mesures de Debussy. Vous avez tant de talent !

Sa politesse était celle des cours. Elle laissa tomber ces derniers mots avec la condescendance d'une souveraine qui daigne remercier un artiste. Elle fit même une de ces brèves révérences que Saint-Simon appelle perpendiculaires. Elle arrondit en corbeille ses petits bras et sut donner à sa physionomie une expression tout ensemble d'enthousiasme et d'attendrissement. Puis, sans aucunement changer de visage, elle se tourna tout d'une pièce du côté où elle pensait que le faune dût être encore, et dit :

— N'ai-je pas mis la main sur un modèle idéal?

Le modèle, accoutumé à ses interminables discours et pensant avoir du temps devant lui, était allé s'étendre tout de son long sur un canapé-gondole, recouvert d'une brocatelle à fleurs immenses, d'un jaune bouton d'or et d'un rose vif. On ne saurait décrire l'effet du pelage pie sur une brocatelle jaune et rose. Irène fit observer à sa mère qu'en introduisant dans le salon ce bétail, elle répétait une vieille plaisanterie d'atelier bien connue. La princesse fut charmée de s'entendre traiter par sa fille de rapin. Elle voulut juger par elle-même et, comme elle était fort myope, s'arma de son face-à-main. Quand elle vit le faune, pour ainsi dire, à la loupe, elle rit de bon cœur, mais eut presque aussitôt une nouvelle crise d'admiration. Elle prétendait faire partager à Irène ce sentiment.

Irène haussa les épaules. Alors, elle eut un nouvel accès de colère et cria :

— Ma chère, vous n'aimez pas le corps humain !

Elle faisait la liaison de « corps humain » avec une véritable passion.

— Le corps *z*'humain ! — riposta Irène en l'imitant. — C'est donc pour l'amour du corps *z*'humain que tu retardes encore notre départ de huit jours? Oui, Rosa vient de me le dire juste comme j'achevais ma dernière malle. Je t'avertis que j'en ai assez. C'est la troisième fois ! Moi, je pars. Pourquoi n'irais-je pas à Deauville toute seule?

— Eh ! vous êtes bien pressée d'y aller, ma chère ! N'avez-vous pas voyagé cette année tout votre saoûl? Je vous ai colportée comme une fausse nouvelle à Biarritz, à Cannes, en Égypte et en Italie. Nous ne tenons pas en place. Il n'y a pas deux semaines que nous sommes rentrées de Londres. Pensez-vous que vous trouverez plus facilement un mari (quelle que soit votre fortune) à courir les casinos, surtout si vous n'avez pas votre mère à vos côtés?

— Dieu non ! Et cette existence de coureuse de casinos, de coureuse d'hôtels, m'est insupportable. Mais il m'est encore plus odieux de subir toutes les fantaisies d'une mère despote qui ne sait pas prendre une décision. Nous ne tenons pas en place ; seulement, chaque fois qu'il s'agit de bouger, c'est la même chanson, et nous moisirions toujours au même endroit si je ne finissais pas par me gendarmer. Tu es incapable de vouloir. Ce n'est pas ta faute : c'est de la neurasthénie.

— Croyez-vous? — dit la princesse épouvantée. — Eh bien, — reprit-elle après un bon temps de réflexion, — je pense que vous avez raison. Je suis très malade.

— Toi? Tu as une santé de fer !

— Je suis très malade ! Et c'est le moment que vous choisissez pour abandonner votre mère, fille ingrate ! Il vous plaît d'habiter seule notre villa de Deauville, de vous donner des airs, et d'y recevoir Dieu sait qui, vierge folle ! Eh bien allez, allez, qui vous empêche? N'avez-vous pas maison montée à vous, femme de chambre et, pour la promenade, votre porte-respect, fræulein Anna?

Irène fronça le sourcil.

— Non, — dit-elle, d'une autre voix, — et c'est justement ce que je venais t'apprendre. Je n'ai plus de porte-respect. Fræulein est partie.

— Quand donc?

— Il y a un quart d'heure.

— Sans me présenter ses devoirs!

— Elle a prétendu que tu devais être sortie. D'ailleurs, elle n'a eu que le temps de filer. Elle a reçu un télégramme... qu'elle s'est abstenue de me lire, et elle a aussitôt demandé un taxi. Heureusement que sa malle était faite.

— D'avance! Mais, ma chère, tout cela est très mystérieux!

— Je suis de ton avis, pour une fois.

— Ne devait-elle pas nous quitter le 1er août pour aller faire sa cure annuelle à Carlsbad, et ensuite nous rejoindre à Deauville?

— Oui.

— Et elle part subitement le 25 juillet sans dire pourquoi ni où elle va!... Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que j'en pense?

— Je t'en prie.

Irène instinctivement se rapprocha de sa mère : non qu'elle se méfiât des oreilles dressées du faune ; mais l'entretien semblait devenir pathétique, et elle jugeait convenable de baisser le ton. La princesse, à rebours, poursuivit son discours sur un ton encore plus élevé, et même à tue-tête, après avoir toutefois désigné le faune de son face-à-main et juré qu'il n'entendait pas un mot de français.

— Ce que j'en pense, ma chère? Vous m'accorderez que je suis fine. J'ai mes petits défauts, vous aussi, mais j'ai mon nez. Oui, oui, vous pouvez rire, mon nez. (Elle renifla.) Mon nez! (Elle le frappa légèrement du bout de l'index.) Et mon nez me dit : c'est la guerre. Depuis beau temps je la sens venir. Votre Anna doit avoir reçu un avis officieux. Peut-être des instructions secrètes. Qui sait si elle n'était pas une espionne? Eh? Moi, je m'en lave les mains : c'était votre institutrice et non la mienne, je ne me soucie pas d'être compromise. Voyez-vous que vous ayez abrité une espionne sous mon toit? Dieu puissant! Qu'allons-nous devenir? C'est la

guerre ! Mais dites donc quelque chose, répondez-moi ! Pensez-vous que ce soit la guerre?

— Comment veux-tu que je le sache?

— Je me passerai donc de votre approbation. Celle de monsieur Gilet me suffit. Il sent la guerre. Et vous ne nierez pas, j'imagine, que monsieur Gilet ne soit un homme extrêmement judicieux. Monsieur Gilet n'est pas le premier venu.

— Oh ! — fit Irène en levant les yeux vers les pampres du plafond, — si monsieur Gilet croit à la guerre !...

Mais la princesse poussa un cri sauvage et se mit soudain à parler russe, toujours avec la même volubilité ; elle proféra une kyrielle de mots si malsonnants qu'il était en vérité heureux que sa fille n'en pût comprendre le sens, ni, à peine, le deviner. Elle tira du tron de sa palette son bâton de peintre comme on dégaine un sabre, et elle en allongea un grand coup entre les épaules du faune couché, qui pour se divertir agitait ses jambes velues en cadence, faisait les ciseaux, et déchirait de ses sabots postiches la brocatelle jaune et rose du canapé-gondole.

II

M. GILET

M. Gilet n'était pas en effet le premier venu : c'était le prince-consort ; oui, à la lettre, le mari de la princesse. Étrange histoire, que rendait plus invraisemblable encore l'aspect et, si l'on ose dire, la touche du personnage.

Sans doute, les cheveux de M. Gilet n'avaient pas toujours été poivre et sel ; mais il avait toujours manqué de fraîcheur ; il était né vieux et petit employé. C'est uniquement pour sa figure et sans lui demander d'autres certificats, que le prince de Samos, en 1891, avait bombardé ce jeune Français, égaré sur les côtes de l'Asie Mineure, tout à la fois secrétaire particulier, chef du cabinet politique, et surveillant général des vignobles.

Le prince (un homme superbe) était marié de l'année précédente, Irène venait de naître. La princesse, de son prénom Sophie-Daphné, était Phanariote. Selon l'usage et la constitution de 1832, le prince était Grec de race, et prince comme on est chef de bureau ; c'est-à-dire que le gouvernement le dégomma, sitôt qu'il y eut dans l'île des troubles de quelque importance, et des émeutes de plus de vingt-cinq personnes. On n'a pas coutume d'appeler un chef de bureau révoqué « monsieur le chef de bureau » ; mais on continue d'appeler « prince » un ci-devant prince de Samos, et surtout d'appeler sa femme « princesse » : ce sont des titres de courtoisie.

Sophie-Daphné, en ce temps-là aussi fine que l'alst il quand il était page, avait su plaire à son époux : il lui avait plu bien davantage ; car elle était la plus honnête fille du Phanar et de tout Constantinople, mais déjà elle aimait passionnément le *corps-z-humain*. Par malheur, presque aussitôt après la naissance d'Irène, elle prit cet embonpoint oriental que, depuis lors, elle n'était pas arrivée à réduire. Le prince n'avait pas à cet égard les goûts orientaux. Il négligea Sophie-Daphné ; à la première occasion, il la trompa outrageusement. Sophie-Daphné fut avertie par son flair, sinon tout d'abord, du moins dès que le prince eut harem monté. Sophie-Daphné ne pouvait point se passer d'amour, et elle n'avait pas l'embarras du choix : elle tomba en pleurant dans les bras du secrétaire intime, chef du cabinet politique et surveillant des vignobles. M. Gilet ne sut pas lui résister. A Samos, il n'est pas facile de dissimuler une liaison. Le prince exila M. Gilet et la princesse, en restituant à celle-ci sa dot, qui était considérable, et en y ajoutant une pension importante, outre la donation d'un hôtel à Paris, rue Saint-Dominique.

Sophie-Daphné y établit avec plaisir sa résidence. Elle aimait le corps humain, mais elle continuait d'être la plus honnête femme du Phanar et de la Corne d'or. Ayant fait à M. Gilet le don de soi, elle ne concevait pas qu'elle pût se reprendre ni le tromper jamais, et elle ne voyait pas qu'il était fait expressément pour être trompé.

M. Gilet, de son côté, était la délicatesse même. Les exigences de Sophie-Daphné, qui le voulait toujours *in attendance*, ne lui permirent point de chercher une autre profession lucra-

tive ; mais il s'obstina à n'accepter d'elle que les appointements de sa charge, sans espoir d'augmentation ; il tint à en conserver les fonctions apparentes et les divers titres, qui n'étaient aussi plus guère que des titres de courtoisie (notamment la surveillance des vignobles) ; et ce n'est que pour les besoins de ce service fictif, pour installer en quelque sorte une permanence dans l'hôtel, qu'il consentit d'y habiter une chambre de domestique.

Il dirigea l'éducation d'Irène sans avoir l'air de rien, sauva plus de vingt fois la fortune de Sophie-Daphné, et ne mit pas un sou de côté pour lui-même. Il se fit même tirer l'oreille pour l'épouser quand elle divorça. Il faisait avec elle un petit ménage bourgeois : on en citerait peu de si exemplaires, et le monde était bien injuste de tourner en dérision un couple secrètement légitime et parfaitement vertueux.

La princesse, qui avait, entre autres, la maladie du scrupule, voulut franchement avouer cette situation à sa fille dès qu'Irène atteignit l'âge de raison. Elle chercha des circonlocutions pendant près de dix années, et enfin ne trouva rien de mieux que cet euphémisme :

— Ma chère... je voulais vous dire... Monsieur Gilet... Il pourrait être votre père.

Irène répondit simplement :

— Oh ! ma pauvre maman ! Il y a beau temps que je le savais !

D'une jeune fille si bien née, ce style était peu ordinaire ; mais la princesse de Samos n'en aperçut pas d'abord l'étrangeté, et la réponse d'Irène lui procura, au contraire, un immense soulagement.

Cette jeune personne si bien informée n'ignorait pas non plus qui avait tous les torts ; et trop libérale pour tenir rigueur à sa mère excusable ni au complice innocent, trop intelligente pour méconnaître ce qu'elle devait au surveillant des vignobles, elle avait aussi trop de cœur pour ne pas l'aimer beaucoup ; mais elle se croyait obligée par une sorte de bienséance à lui témoigner de la froideur, et même dans les occasions du mépris. Elle lui adressait fort rarement la parole en public : elle ne lui répondait jamais par une fin de non-recevoir lorsqu'il sollicitait la faveur d'un entretien particulier.

LIVRES NOUVEAUX

LES MARTYRS D'ALSACE ET DE LORRAINE,
par **André Fribourg**.

Ce petit livre substantiel devrait être lu et médité à l'arrière et aux armées. Composé à l'aide des débats des conseils de guerre allemands, il montre combien le régime de terreur a renforcé dans les pays annexés la haine de l'Allemand, et suscité, aussi vives qu'en février 1871, d'admirables preuves d'amour pour la France ; il fait connaître la société alsacienne-lorraine, le mélange, dans la vie quotidienne, des immigrés et des autochtones, cette atmosphère de délation, cette prudence perpétuelle et nécessaire, dans les gestes et dans les mots. Alors le lecteur comprendra qu'il était bien difficile aux paysans de la région de Dieuze de pavoiser à l'arrivée de nos soldats, et que, là-bas les plus réservés ne sont pas les moins ardents.

LE MARIAGE DE HOCHE,
par **Adolphe Aderer**.

La pièce de M. Adolphe Aderer fut accueillie naguère avec une faveur marquée par le public du Théâtre-Français. On goûta la finesse du style et la vérité de la couleur historique répandue sur ce petit ouvrage, qui sut également plaire et émouvoir à cause de la façon heureuse dont il évoque, en ces temps d'héroïsme, un des âges les plus héroïques de notre histoire. On aimera à relire le *Mariage de Hoche* pour ses qualités littéraires qui sont des plus distinguées.

D'AZUR, D'ARGENT ET DE POURPRE,
par **Angèle Maraval-Berthon**.

Dans cette sorte de « triptyque » que nous présente l'auteur, apparaissent successivement des terres de lumière, sous le ciel bleu de l'Orient, des scènes religieuses imprégnées d'une douceur pure et sereine, des tableaux guerriers teints de la pourpre des combats. Nous avons eu souvent à la lecture de ces vers, la sensation de la vraie poésie. L'éloge est moins banal qu'il ne semble. Une inspiration généreuse, un sens de la couleur avive par la contemplation des déserts radieux, une sensibilité qui se fait jour à travers une forme frémissante, ne sont point non plus des dons ordinaires.

PARMI LES BLESSÉS,
par **Madame Tatiana Alexinsky**.

Ce *Carnet de route d'une aide-doctoresse russe* a un parfum bien particulier, dans ce train sanitaire dirigé par une doctoresse rigide, les événements de chaque jour nous révèlent l'âme russe, avec son mysticisme, son fatalisme, sa bonté héroïque et simple : une des infirmières, au passage d'un régiment, s'y engage comme soldat, une jeune femme accompagne aux tranchées son mari, travesti en infirmier. Les rapports si touchants des blessés et de leurs infirmières, les chansons, les danses et les prières des soldats, sont fidèlement décrits dans ce livre, d'où se dégage une émotion très prenante.

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS MORTS POUR LA PATRIE.

Ce nouveau volume d'une intéressante collection comprend des pages de ton très divers. On y trouvera des fragments poétiques de Jean Allard Mécus, de Jacques Brunel de Pérard, des considérations politiques de Claude-Casimir Périer, et un beau passage sur les devoirs du grade, où le colonel de Cissey a mis toute son âme de soldat et de chef autorisé.

GOMMENT LES BELGES RÉSISTENT A LA DOMINATION ALLEMANDE,
par **Jean Massart**

L'éminent savant qu'est M. Jean Massart a conçu et réalisé cet ouvrage avec la plus scrupuleuse méthode : resté en Belgique jusqu'au 15 août 1915, il a rassemblé tous les documents officiels et ceux à qui l'autorisation de la censure allemande donnait une consécration quasi-officielle, écartant ainsi toutes les sources suspectes de partialité, et de ces documents irréfutables, il compose, sur la violation de la neutralité belge, les violations de la Convention de la Haye, et la neutralité allemande, le répertoire le plus complet et le plus objectif. C'est du fait brut et non d'une littérature plus ou moins factice, que l'auteur attend tout l'effet de son œuvre.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.